



Femmes (de théâtre)
qui courent avec les mots
Page E 3



L'art vidéo du renommé
Bill Viola à DHC/ART
Page E 7

CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 4 ET DIMANCHE 5 NOVEMBRE 2017

Leonard Cohen, la muse

Des hommages multidisciplinaires pour le premier anniversaire du décès du poète montréalais



SOURCE MAC / © OLD IDEAS, LLC

L'œuvre de Leonard Cohen est multiforme, elle dépasse les frontières entre les genres si bien qu'elle inspire des créateurs de tous les horizons.

Toute sa carrière, Leonard Cohen a eu ses muses : du poète Lorca aux femmes de sa vie, son écriture s'est nourrie des autres — et de la Bible. Un an après son décès, c'est maintenant à son tour de jouer ce rôle auprès d'une multitude d'artistes de toutes disciplines. Portrait d'un automne tout Cohen.

GUILLAUME BOURGAULT-CÔTÉ

C'était novembre 2016, des feuilles rouges au sol et le vent frais des fins d'automne. C'était aussi des centaines, voire des milliers de personnes rassemblées en silence devant une maison éclairée à la chandelle, rue Vallières à Montréal. C'était beaucoup de douceur pour atténuer un choc : Leonard Cohen était mort.

Les manifestations spontanées qui ont accompagné le décès du géant Cohen — fleurs et chansons devant chez lui, hommages multiples à travers le monde — prendront une forme plus officielle dans les prochains jours à Montréal. Novembre sera Cohen, ou ne sera pas.

Et il sera multidisciplinaire : musique, art contemporain, danse contemporaine, c'est toute la profondeur et tout l'éclat d'une œuvre unique qui seront mis en lumière.

« Il y a dans son œuvre une très grande continuité et une fluidité qui fait en sorte qu'il dépasse les frontières entre les genres », remarque Chantal Ringuet, chercheuse en littérature à l'Université Concordia et coauteure du livre *Les révolutions de Leonard Cohen* (PUQ). « Il inspire des créateurs, des chorégraphes, des danseurs parce que son œuvre est multiforme : elle comprend plusieurs niveaux de signification qui permettent plusieurs interprétations. »

Première étape du trajet hommage ? Le spectacle *Tower of Song*, qui sera présenté au Centre Bell le 6 novembre, à la veille du premier anniversaire du décès de Leonard Cohen. Les gros noms se bousculent sur la marquée : Sting, Elvis Costello, Lana Del Rey, Feist, k.d. lang, Courtney Love ou Damien Rice seront notamment présents, de même que Cœur de pirate et Patrick Watson. Les profits iront aux conseils des arts de Montréal, du Québec et du Canada — ce dernier ayant contribué aux premiers pas littéraires de Cohen.

Le lendemain, la première manifestation de l'exposition *Une brèche en toute chose* — organisée par le Musée d'art contemporain de Montréal (MACM) — se fera au Silo n° 5, dans le Vieux-Port de Montréal. L'œuvre *For Leonard Cohen*, de Jenny Holzer, consiste en une projection nocturne à grande échelle des écrits de Cohen. Une manière de revenir à la trame de fond de son œuvre : les mots, toujours les mots (et parfois, oui, des mélodies sublimes).

L'exposition du MACM débute quant à elle deux jours plus tard, avec une vingtaine d'œuvres multimédias commandées pour l'occasion. Six salles sont réservées au projet. On décline : installations vidéo-graphiques à canaux multiples, installation



SOURCE MAC / AVEC L'AIMABLE PERMISSION DE LA GOODMAN GALLERY, KAUFMANN REPETTO + KOW
Candice Breitz, *Je suis ton homme (Un portrait de Leonard Cohen)*, arrêté sur image, 2017

audio interactive, projection d'autoportraits commentés de Cohen, installation multimédia immersive, expérience en réalité virtuelle, installation holographique... L'affiche annonce un éclatement dans la manière d'aborder Cohen, que l'on pourra évidemment voir et entendre d'un projet à l'autre.

Et quoi d'autre encore ? Cinq spectacles organisés d'ici mars par le MACM (deux artistes joueront intégralement un album de Leonard Cohen), de même que la production *Dance Me* des Ballets jazz de Montréal, du 5 au 9 décembre.

Unicité

« Je crois qu'il y a dans tout ça la reconnaissance de l'excellence du travail de mon père, une excellence qui est rare », confiait Adam Cohen il y a quelques semaines à Montréal. Celui qui est derrière le concert du Centre Bell parle « d'un chène immense, quelqu'un qui a fait quelque chose d'absolument unique. Une exception, vraiment ».

Le directeur général et conservateur en chef du MACM, John Zeppetelli, ne pourrait être plus d'accord. « Personne n'a écrit comme lui », disait-il cette semaine depuis son bureau tout vitré en surplomb du Quar-

tier des spectacles. *Dans un seul paragraphe de Cohen, il va évoquer l'Holocauste et le fait de faire l'amour. C'est un bouddhiste à la synagogue, un juif au centre zen, quelqu'un qui te parle du profane et du sacré, qui est à la fois dans l'exaltation religieuse et dans quelque chose de totalement terrestre, sexuel, corporel.*

« Toute sa quête était de trouver une prière dans le charnel », pense M. Zeppetelli. Ce dernier voit dans « la beauté et le sérieux de la pensée de Cohen » son plus grand héritage, celui à même de nourrir d'autres œuvres. « Il avait une façon d'être profond et léger en même temps, toujours avec une touche d'ironie et un registre qui était à la fois personnel, social et religieux. »

Chantal Ringuet : « L'œuvre de Cohen fait le pont entre différents éléments de la tradition. À commencer par la tradition juive et le texte de la Bible. » D'une certaine façon, dit-elle, « il a réécrit [sa version de la Bible] en ajoutant des commentaires et des questions personnelles qui introduisent des enjeux contemporains sur le plan politique et spirituel, des enjeux très ancrés dans le monde d'aujourd'hui » et qui permettent

« Il avait une façon d'être profond et léger en même temps, toujours avec une touche d'ironie et un registre qui était à la fois personnel, social et religieux »

Chantal Ringuet

VOIR PAGE E 5 : MUSE

CULTURE

Pour mieux lâcher les oreilles à papa

ODILE TREMBLAY

Cette semaine, je suis allée voir à la Cinémathèque une comédie de 1971 de Jean Bissonnette au titre ineffable: *Tiens-toi bien après les oreilles à papa*. Elle ouvrait une rétrospective consacrée jusqu'au 7 novembre à la Dominique Michel actrice des années « pré-Déclin », sur films restaurés par Éléphant. A retrouver sur la chaîne Illico.

Dominique Michel était sur place pour commenter la chose avec Yvon Deschamps, son partenaire du temps. Ce film, je le découvrais: succès commercial, mais four critique à son époque. Un titre paternaliste et ridicule... Curiosité aidant, me voilà devant...

On dira ce qu'on voudra: certaines œuvres gagnent au passage des ans une plus-value ethnologique. L'effet de recul aide à supporter les longueurs et des gags laissés en plan, pour mettre en lumière des couches cachées. Ce film nationaliste tourné après les événements d'Octobre et avant la loi 101 — dans un Montréal tout à l'anglais avec *boss* de Westmount et employés francophones traités en porteurs d'eau — radiographiait soudain pour nous, visiteurs du futur, une époque et une ville: Montréal.

Dominique Michel y joue une dactylo fonceuse, amazone encombrée par son pucelage, travaillant pour des « pinottes », montée au créneau afin d'obtenir une aug-

Dominique Michel et Yvon Deschamps partagent l'écran dans *Tiens-toi bien après les oreilles à papa*.

CINÉMATHÈQUE QUÉBÉCOISE

mentation de salaire sans cesse repoussée.

Voyons voir... Elle aiguise aussi les crayons de ses confrères, se fait pognier le

derrière et taponner par ces messieurs qui ridiculisent ses initiatives. Respect, vous dites? Euh!

Quant à Deschamps, il semble livrer une variation ironique de son sketch *Les unions, quossa donne?*, sommet de l'humour québécois en une époque révolue parfois bien allumée.

Ce film nous aidait à évaluer le chemin parcouru en 35 ans, côté gains, côté pertes, par le Québec francophone — moins aliéné mais plus assoupi qu'alors — et par les femmes, encore sous-payées, dont la parole se libère tout juste aujourd'hui.

Créer de nouveaux *modus vivendi*

Désormais omniprésente, cette main-d'œuvre féminine, malgré des plafonds de verre encore tenaces, est bien enracinée. Le fait que de vieilles structures masculinistes soient demeurées au poste,

avec droits de cuissage et décalages temporels, nous vaut l'effondrement des colonnes du temple. Le mouvement des #MoiAussi, puissamment chargé, ne s'essouffle pas. On s'en réjouit, tout en se demandant comment entretenir le feu sans l'éteindre.

Il faut pouvoir s'interroger sur les modalités et les conséquences des exécutions sommaires en cours, qui effraient aussi. Le système judiciaire s'est planté sur la cause des femmes, mais par quoi le remplacer, ou comment l'améliorer? Le sujet mérite réflexion à coup sûr.

Les crises, avec leurs ruées salutaires et leurs débordements, sont l'occasion d'instaurer de nouveaux *modus vivendi* en regardant où on pose les pieds. Sauf qu'elles suscitent plutôt un lot de crispations. On comprend. On comprend, mais...

Tenez! Au gala de l'ADISQ, dimanche dernier, le comé-

dien et metteur en scène Serge Postigo invitait l'auditoire à ne pas laisser l'horreur déterminer l'avenir des employés de Juste pour rire, otages de cette crise-là. Il reçut divers boulets rouges pour son manque d'empathie.

Que ce lauréat n'ait pas suffisamment appuyé les victimes d'agressions sexuelles ni dénoncé la culture de harcèlement psychologique qui fleurissait dans la boîte à gags est une chose. N'empêche: sa question méritait une grosse tribune. Après tout, le président de l'Empire est tombé. Reste à gérer ses lendemains, côté ressources humaines comme ailleurs. Et comment s'y prendre?

L'espace qu'occupe l'humour sur la scène et à la télé québécoise apparaît démesuré, et son niveau général bien bas. Souhaitons en passant que la succession de Juste pour rire affine les répertoires après ces remous. Chose certaine, le Groupe sera vendu au rabais, peut-être en partie à des partenaires étrangers. Suivre ces transactions de près n'est pas fou non plus...

Par-delà la charge d'humiliations à faire jaillir, trop de condamnations éclair sans procès et sans éventualité de réhabilitation future risquent de retomber sur le nez des



victimes, avec effet de ressac. Reste à voir venir...

Des legs à évaluer

Et comment gérer l'héritage des morts, ceux qui ont abusé de leurs pouvoirs tout en laissant une œuvre importante, des institutions, parfois de vrais fleurons dans leur sillage? Faut-il frapper d'opprobre ces legs-là? Des noms disparaissent de la toponymie avec danger de révisionnisme historique. Le problème s'est posé avec le cinéaste Claude Jutra. Ses films, même les meilleurs, se dévaluaient sous allégations de pédophilie de leur réalisateur, trente ans après sa mort. Il devrait y avoir moyen de départager l'influence des œuvres et les errements des hommes, tout en appuyant les victimes.

Ainsi au Domaine Forget, à Saint-Irénée, dans les hauteurs de Charlevoix. Son fondateur, François Bernier, s'est vu accusé lundi dernier par sa nièce d'agressions sexuelles répétées, vingt ans après son décès. On appuie la prise de parole d'une femme traumatisée. Sauf qu'en quelques heures, la salle de concert de cette Académie de musique et de danse était débaptisée. La direction du Domaine se dissociait du nom du fondateur, de crainte de voir ce foyer artistique exceptionnel être déserté. A tort, espérons-le.

Peut-être faudrait-il prévoir des protocoles, un temps d'arrêt à tout le moins de quelques semaines après les dénonciations, histoire de prendre des décisions à tête reposée.

L'autre jour, un lecteur me rappelait, dans la foulée de ma chronique sur Yves Montand, que l'acteur et chanteur disparu avait été accusé par sa belle-fille Catherine Allégret d'attouchements. Des histoires similaires avaient couru sur Léo Ferré aussi. On n'ira pas canoniser Serge Gainsbourg non plus. Mais faut-il se boucher les tympans, déchirer livrets et partitions, réécrire l'histoire un coup parti? On demande ça sans avoir de réponses toutes faites à offrir, mais des questions qui résonnent au-delà des oreilles à papa: dans une réflexion sociale complexe à faire collectivement aussi.

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER 17-18

L'ILIADE

OFFRE COMBO L'ILIADE/ANTIOCHE 2 SPECTACLES POUR 50\$*

APRÈS HAMLET, DIRECTOR'S CUT ET CALIGULA (REMIX), BEAUPRÉ NOUS PRÉSENTE UNE ILIADE RÉSOLUMENT MODERNE, SANS ARMES NI SANG, AVEC LE VERBE POUR GLAIVE!

8 NOVEMBRE → 6 DÉCEMBRE 2017

D' HOMÈRE LIBRE ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE **MARC BEAUPRÉ**

INSPIRÉE DE L'ŒUVRE HOMÈRE, ILIADE D'ALESSANDRO BARICCO

AVEC STÉFAN BOUCHER, MAYA KURŌKI, OLIVIER LANDRY-GAGNON, JUSTIN LARAMÉE, CATHERINE LAROCHELLE, LOUIS-OLIVIER MAUFFETTE, JEAN-FRANÇOIS NADEAU, ÉMILE SCHNEIDER, EMMANUEL SCHWARTZ ET GUILLAUME TREMBLAY

Coproduction Théâtre Denise-Pelletier - Terre des Hommes

DENISE-PELLETIER.QC.CA
BILLETTERIE 514 253-8974

Partenaire de saison Hydro Québec, CALQ, Conseil des arts de Québec, Conseil des arts de Montréal, Conseil des arts de la région de la Capitale-Nationale, Conseil des arts de la région de la Gaspésie, Conseil des arts de la région de la Côte-Nord, Conseil des arts de la région de la Saguenay-Lac-Saint-Jean, Conseil des arts de la région de la Montérégie, Conseil des arts de la région de l'Estrie, Conseil des arts de la région de la Chaudière-Appalaches, Conseil des arts de la région de la Gaspésie, Conseil des arts de la région de la Côte-Nord, Conseil des arts de la région de la Saguenay-Lac-Saint-Jean, Conseil des arts de la région de la Montérégie, Conseil des arts de la région de l'Estrie, Conseil des arts de la région de la Chaudière-Appalaches.

*OFFRE VALABLE POUR TOUT ACHAT DU COMBO L'ILIADE/ANTIOCHE INCLUANT UN BILLET À PRIX RÉGULIER POUR CHACUN DE CES SPECTACLES. DURÉE ET QUANTITÉ LIMITÉES.

USINE C

RIEN N'EXISTE QUAND ON EST INCONSCIENT

COMPLICE LES CÉLÈBRANTS 07

DENIS LAVALOU + CÉDRIC DORIER 18 NOV

UN SI GENTIL GARÇON

USINE-C.COM 514-521-4493

CALQ, Conseil des arts de Québec, Conseil des arts de Montréal, Conseil des arts de la région de la Capitale-Nationale, Conseil des arts de la région de la Gaspésie, Conseil des arts de la région de la Côte-Nord, Conseil des arts de la région de la Saguenay-Lac-Saint-Jean, Conseil des arts de la région de la Montérégie, Conseil des arts de la région de l'Estrie, Conseil des arts de la région de la Chaudière-Appalaches, Canada, Montréal, PARTENAIRES PRINCIPAUX: Hydro Québec, Desjardins Caisse de Québec, LEPOINTD'ÉVÉNEMENT.COM, BNC, CALQ, Conseil des arts de Québec, PREMIÈRE ÉCRIVAIN, P, PARTENAIRES: Hydro Québec, Desjardins Caisse de Québec, LEPOINTD'ÉVÉNEMENT.COM, LOTERIE ROMANDE, vaud, a u s a n e, prcheltetia, Québec, ENTENTE Québec, VOR, LE DEVOIR, Québec.

un regard neuf

2017 | 2018

1^{er} ACTE THÉÂTRE

Détour Nazareth présente

Abadou

veut jouer du piano

7 au 25 novembre 2017

870, avenue De Salaberry, Québec premieracte.ca • 418 694-9656

Hydro Québec, Desjardins Caisse de Québec, LEPOINTD'ÉVÉNEMENT.COM, BNC, CALQ, Conseil des arts de Québec, PREMIÈRE ÉCRIVAIN, P, PARTENAIRES: Hydro Québec, Desjardins Caisse de Québec, LEPOINTD'ÉVÉNEMENT.COM, LOTERIE ROMANDE, vaud, a u s a n e, prcheltetia, Québec, ENTENTE Québec, VOR, LE DEVOIR, Québec.

CULTURE > THÉÂTRE



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Les œuvres de Catherine Léger, Sarah Berthiaume et Catherine Chabot vont loin dans les thèmes, les actes posés par leurs personnages ou la crudité du langage.

Femmes (de théâtre) qui courent avec les mots

Les dramaturges Catherine Léger, Sarah Berthiaume et Catherine Chabot discutent écriture et féminisme

MARIE LABRECQUE

Dans un milieu encore loin de la parité espérée, la création le même jour de trois pièces attendues, toutes signées par des auteures éprouvées (sans même compter une quatrième, la débutante Marianne Dansereau), paraît exceptionnelle. Belle occasion pour organiser une rencontre entre Catherine Léger, Sarah Berthiaume et Catherine Chabot.

D'emblée, ces jeunes dramaturges s'entendent sur une chose : pour remédier au déficit de parole féminine sur scène, « presque incompréhensible » dans un domaine aussi progressiste, elles favorisent l'imposition de quotas, une mesure radicale pour enfoncer la porte. Et dans ce contexte où elles sont minori-

est universel et le féminin particulier à la vie dure. « Parce que ma pièce présente trois personnages féminins, on me demande beaucoup si les gars vont aussi se sentir interpellés. Je ne pense pas qu'on poserait la question inverse avec des personnages masculins. On a encore du chemin à faire. »

Elles ont aussi à cœur d'écrire des figures féminines fortes qui s'éloignent des clichés genrés. Si les auteures portent une responsabilité, c'est celle-là, croit Catherine Léger, dont *Filles en liberté* voit le jour à La Licorne. « Il faut des femmes [qui écrivent] afin que les personnages se décentrent sur toutes les variations possibles. Et pour parler de l'expérience d'être une femme : il y a des choses qu'on est les seules à savoir, qu'il faut vivre de l'intérieur pour pouvoir en parler. »

Sarah Berthiaume revendique par contre le droit d'écrire sans toujours se donner la mission de défendre un point de vue féministe. « J'exige d'avoir la même liberté qu'un homme : de pouvoir créer aussi des filles qui ne sont pas que militantes ou éloquentes. »

« C'est fondamental si on veut la parité », approuve sa collègue. Sinon, les auteures risquent d'être marginalisées : « Un théâtre ne va pas programmer 50 % de pièces militantes ! »

Renversements

Leurs héroïnes n'ont d'ailleurs pas toujours le beau rôle. Dans les œuvres des deux Catherine, ce sont aussi souvent elles qui prennent les devants, voire qui utilisent un homme comme objet sexuel. L'une décrit la complexité d'un couple où les amants sont « tour à tour bourreaux et victimes ». L'autre, dans une pièce fouillant des « rapports utilitaires » entre per-

sonnages individualistes, met en vedette une vingtenaire qui se sert de son pouvoir pour manipuler certains mâles et mener une vie paresseuse... « J'ai envie d'avoir des personnages féminins bad ass, parce que ça fait du bien, note Catherine Léger. Dans la réalité, on est encore dans une position de vulnérabilité par rapport aux hommes dans plusieurs domaines. On le voit en ce moment, et pour moi c'est énervant. »

Inutile de dénoncer des inégalités bien connues, enchaîne Sarah Berthiaume. « On est au-delà du constat ou de la revendication. Comme dramaturge, c'est plus intéressant de revivre de bord cet état de fait, un peu comme Catherine [Léger] l'a fait dans *Baby-Sitter*. »

Aller loin

Elles osent aller loin, ces auteures. Dans les thèmes, les actes posés par leurs personnages ou la crudité du langage. Dans *Le champ amoureux* navigue ainsi du débat philosophique à une dimension futile sans fards. « Il y a une volonté de montrer la réalité comme elle est, très au ras des pâquerettes du quotidien, confirme l'auteure. Comme peut le faire [la télésérie] *Girls*. De montrer comment les corps sont. » En espérant qu'un jour cette vision non idéalisée ne soit plus transgressive.

« C'est fou, à la lumière de *Girls*, de revoir *Sex and the City* et de se dire qu'à sa sortie, c'était une série féministe ! lance Catherine Léger. On comprend maintenant qu'il y avait encore quelque chose d'aliénant pour les filles dans cette série qui parle de magasinage... On va loin parce qu'on a tout un stéréotype à déconstruire. On a juste à regarder les racks de magazines féminins : le mainstream féminin est encore très propre. Donc il faut une réponse forte à ça. »

Existe-t-il pourtant des interdits pour une dramaturge ? Afin de ne pas y reconduire de cli-

chés, Catherine Chabot a soumis chacun de ses deux textes à la grille d'analyse d'une amie féministe. « J'aime me faire rentrer un peu dedans par ces filles qui ont des postures plus radicales que moi. Ce n'est pas de la censure, mais une sensibilité. »

Il existe une tension entre leur liberté de créatrices et l'avancement de la cause, selon les deux autres. « Moi, j'ai toujours peur — et même durant cette entrevue — d'avoir l'air de me désolidariser des femmes militantes, explique Catherine Léger. Je trouve ça important, je veux être avec elles. Mais je ne veux pas avoir cette préoccupation quand j'écris. Et je me rends

compte qu'il y a une seule façon de parler d'enjeux féminins dans l'espace public. Ainsi, durant [les entrevues pour] *Baby-Sitter*, on s'attendait à ce que je condamne les blagues de viol. Alors que moi, je disais qu'il y a peut-être autre chose de plus grave. »

Le problème vient aussi du fait que toutes les batailles féministes importantes ne sont pas encore gagnées. « On est tannées d'en parler, mais on dirait qu'elles ne se règlent jamais. Alors, est-ce qu'on a le droit, nous, auteures, de parler d'autre chose ? C'est un peu conflictuel. »

Collaboratrice
Le Devoir

ANTIOCHE

Texte de Sarah Berthiaume
Mise en scène de Martin Faucher
À la salle Fred-Barry, du 7 au 25 novembre

DANS LE CHAMP AMOUREUX

Texte de Catherine Chabot
Mise en scène de Frédéric Blanchette
À Espace libre, du 7 au 25 novembre

FILLES EN LIBERTÉ

Texte de Catherine Léger
Mise en scène de Patrice Dubois
Une production du Théâtre PAP
À La Licorne, du 7 novembre au 2 décembre

« Il y a des choses qu'on est les seules à savoir, qu'il faut vivre de l'intérieur pour pouvoir en parler »

sées, même si leurs nouvelles pièces ne se réclament pas d'un discours féministe, l'acte même « de prendre la parole sur scène a déjà quelque chose de féministe, de politique », estime Catherine Chabot (*Table rase*). Jouée à Espace libre, sa nouvelle pièce *Dans le champ amoureux* dissèque l'effritement d'un couple, qui reflète le désenchantement social consécutif au Printemps érable.

Fort différents, les trois textes paraissent toutefois tous très en prise sur le réel, sur notre monde post-utopie : perte de sens, individualisme, absence de projet commun. Un théâtre teinté d'humour où se rejoignent le personnel et le collectif. « Les personnages féminins sont souvent confinés aux sphères de l'intime, on les représente traditionnellement dans les sentiments, dit Sarah Berthiaume. D'où l'envie de les lier aux enjeux sociaux, politiques. »

Dans son *Antioche*, destinée notamment au public adolescent de Fred-Barry, l'auteure explore à travers le mythe d'Antigone un thème très associé aux hommes : la radicalisation. Or, constate-t-elle, le mythe selon lequel le masculin

« J'exige d'avoir la même liberté qu'un homme : de pouvoir créer aussi des filles qui ne sont pas que militantes ou éloquentes »

Sarah Berthiaume

Une présentation
POWER CORPORATION DU CANADA
En collaboration avec
LA PRESSE

UNE PIÈCE CHOC!
ARTHUR MILLER
VU DU PONT

MISE EN SCÈNE
LORRAINE PINTAL
TRADUCTION
MARYSE WARDA

AVEC FRÉDÉRIC BOUFFARD
PAUL DOUCET
MAUDE GUÉRIN
MAXIME LE FLAGUAI
FRANÇOIS PAPINEAU
MARTIN-DAVID PETERS
MYLÈNE ST-SAUVEUR
FRÉDÉRIC TREMBLAY

DÈS LE 14 NOVEMBRE
TNM.QC.CA
+ TOURNÉE AU QUÉBEC

ici artv

CULTURE



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Lavalou adapte un roman qui se déroule en bonne partie à la fin des années 1990, mais qui s'adresse directement à notre époque.

THÉÂTRE

Crime et châtement

Denis Lavalou porte à la scène un roman de l'Espagnol Javier Gutiérrez

CHRISTIAN SAINT-PIERRE

Jamais le metteur en scène Denis Lavalou n'aurait pu imaginer qu'il dévoilerait son adaptation d'*Un si gentil garçon* dans un pareil contexte social. Puisque c'est de crimes sexuels qu'il est question dans le roman de l'Espagnol Javier Gutiérrez, et plus précisément de prédateurs employant la soumission chimique pour arriver à leurs fins, le metteur a tenu à ce qu'une discussion soit organisée en collaboration avec le Groupe de recherche et d'intervention psychosociale (GRIP). Ainsi, le 14 novembre, avant le spectacle, des spécialistes aborderont notamment les notions de culpabilité, d'aveu, de justice et de récidive.

«Quand j'ai découvert le bouquin, je l'ai lu d'un seul coup, explique Lavalou. Une fois ter-

miné, je l'ai jeté au bout de mes bras en me disant qu'il était vraiment dégueulasse.» Depuis ce jour, pourtant, le roman publié en 2013 chez Autrement dans une traduction d'Isabelle Gugnion n'a cessé de hanter le directeur du Théâtre Complice. «C'est que le livre est aussi glauque qu'il est important, précise le créateur. Il est aussi cruel que dérangeant. On y voit comment, en une seule nuit, plusieurs vies peuvent être complètement détruites.» En effet, plus qu'à la description des actes commis, c'est à leurs retombées intimes et collectives que nous avons droit, à leurs conséquences psychologiques et pénales.

De gentils garçons

Après *Les hivers de grâce* (2013), un spectacle poétique et politique consacré aux écrits du philosophe transcendantaliste américain Henry David

Thoreau, puis *Le souffleur de verre* (2014), une pièce post-apocalyptique de son propre cru réunissant 13 personnages, Denis Lavalou porte à la scène un roman qui se déroule en bonne partie à la fin des années 1990, mais qui s'adresse directement à notre époque.

«L'histoire est plutôt simple, précise le metteur en scène, mais racontée de manière complexe. L'architecture du récit est fragmentée, pas du tout chronologique. De façon concentrique, elle multiplie les points de vue sur un même événement. C'est que tout se bouscule dans la psyché du narrateur, Polo, un violeur repent qui la culpabilité rongée depuis une quinzaine d'années.»

Dans cette matière hypnotique, souvent vertigineuse, on déniché peu à peu des informations. Sur les victimes, celles qui savent et celles qui ne savent pas qu'elles ont été agées. Sur les initiateurs, ces ju-maux pervers sous l'influence desquels tout a dérapé. Sans oublier Chino et Nathan, les copains de Polo, des garçons dits «de bonne famille».

Un concert rock

C'est Cédric Dorier qui joue Polo, un être dévoré de l'intérieur que le metteur en scène d'*Un si gentil garçon* compare au Raskolnikov de *Crime et châtement*. À la tête des Célébrants, la compagnie de Lausanne qui coproduit le specta-

cle, Dorier avait partagé le plateau de l'Usine C avec Lavalou dans *Moitié-moitié*, une pièce de Daniel Keene dirigée par Kristian Frédéric en 2007. Jean-François Blanchard, Joëlle Fontannaz, Hubert Proulx et Inès Talbi incarnent les autres personnages.

Aussi sur scène, une performeuse visuelle, Manon De Pauw, et trois musiciens, Jérémie Roy, Daniel Baillargeon et William Côté. «Le récit est rythmé par la musique, raconte Lavalou, notamment celle de Tricky, de Jane's Addiction, des Pixies, de Yo La Tengo et de Nirvana. Dans ce bar, où une constellation de voix se croisent et se répondent, la musique, obsédante, et les images, non réalistes, tiennent un rôle crucial. Je pense que le résultat est un objet scénique particulier, un spectacle qui s'apparente à un concert de rock alternatif.» Voilà une interdisciplinarité qui pourrait bien entraîner une appréciation diversification du public.

Collaborateur
Le Devoir

UN SI GENTIL GARÇON

Texte: Javier Gutiérrez. Traduction: Isabelle Gugnion. Adaptation et mise en scène: Denis Lavalou. Une coproduction du Théâtre Complice, des Célébrants (Lausanne) et du Théâtre du Grütli (Genève). À l'Usine C du 7 au 18 novembre.

JAZZ

La maison de disques qui enregistre l'ennui

SERGE TRUFFAUT

Régulièrement depuis des lunes indiennes, on essaye. Mais encore? On fouine dans les bacs de l'étiquette ECM, la maison de disques allemande fondée à Munich par Manfred Eicher il y a près d'un demi-siècle, avec l'espoir d'être agréablement surpris comme ce fut souvent le cas dans les années 1970 et 1980 à la faveur des productions signées par Old and New Dreams, The Art Ensemble of Chicago, Dewey Redman, Don Cherry et autres canons du jazz et non de la musique d'ambiance comme c'est désormais le cas la plupart du temps.

Ces jours-ci, on a donc fait l'acquisition du nouvel album du trompettiste Avishai Cohen intitulé *Cross my Palm With Silver* et du dernier signé par le contrebassiste Gary Peacock intitulé, lui, *Tangents*.

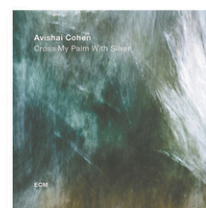
Le premier constat est strictement financier. Oui, oui, oui... On a déboursé 16\$ pour le Cohen et 26\$ pour le Peacock, sans les taxes et au même magasin. On sait que la baisse tendancielle du taux de profit rythme ces temps-ci les humeurs des camarades Dow et Jones, mais quand même... Est-ce que la politesse élémentaire pourrait être observée à l'égard, et non à l'endroit, du consommateur SVP? Parce qu'une différence de 10\$ sur un produit qui se vend en dessous des 30\$, c'est un peu fort de café, non?

Le deuxième constat est identique à celui réalisé il y a quelques mois, qui était semblable au précédent qui suivait, lui, le passé antérieur. Bref, on s'ennuie à mourir. Toutes les pièces jouées par les uns et les autres se déclinent à l'aune de la lenteur. Tout est lisse. Pour dire les choses brutalement, dans un cas comme dans l'autre, on a le sentiment d'entendre la traduction musicale de la mélancolie couplée avec une inclination certaine pour la pureté. Le souci de pureté... Grrrr!

On tient à souligner qu'ECM se distinguant par un éclatement esthétique assumé — musique contemporaine qui côtoie le classique, le folklore du monde, etc. —, on avait pris soin de faire l'acquisition de productions présentant une architecture instrumentale identifiée au jazz: le quartet dans le cas de Cohen et le trio dans le cas de Peacock. En fait, en ce qui concerne ce dernier, on doit préciser qu'il s'était entouré d'instrumentistes à juste titre réputés dans le jazz: le pianiste Marc Copland et le bat-

teur Joey Baron. Bien.

Le problème d'ECM, si on peut dire évidemment les choses ainsi, c'est que son fondateur et producteur de la grande majorité des albums — Eicher fait très, très rarement confiance à des tiers —, n'est toujours pas parvenu à gommer ne serait-ce qu'un peu son culte du conservatoire. Beaucoup trop de ses productions développement des gammes après gammes qui logent à l'enseigne du cours magistral. C'est professoral en diable. Comme si notre homme était à la recherche de la coupure épistémologique... En d'autres termes, ECM est la marque de la confusion. Entre quoi et quoi? Le jazz et le Collège de France. C'est dit!



◆◆◆
Ce soir, samedi, au Upstairs, un trio rassemblé de gros calibres est à l'affiche. Le batteur américain Alvin Queen — il a accompagné Horace Silver, Johnny Griffin, Don Pullen et autres —, l'excellent pianiste torontois Wray Downes et le contrebassiste Adrian Vedady ont été invités à noircir les blanches et vice-versa. Premier concert à 19h, deuxième concert à 21h45.

◆◆◆
Avis aux acteurs concernés: les mensuels américains *Jazz Times* et *Jazz at the Lincoln* ont décidé d'allier leurs forces afin d'organiser annuellement un congrès rassemblant des musiciens, évidemment, mais aussi des producteurs, des patrons de maisons de disques, des distributeurs et autres agents de l'univers jazz.



L'événement se tiendra à New York au Lincoln Center. Pour plus d'informations, on peut fouiner du côté du site: jazz-congress.org

◆◆◆
Au programme du numéro de septembre de *Jazz Magazine*: un dossier consacré à la chanteuse Dee Dee Bridgewater, des articles consacrés, eux, au saxophoniste Donny McCaslin, dont tout le monde parle désormais depuis qu'il a participé au dernier album de David Bowie, au pianiste Laurent de Wilde, plus les rubriques habituelles. Quand on pense que l'on nous vend les invendus, donc avec deux mois de retard en moyenne, mettons qu'à raison de 11\$ sans les taxes par numéro, les Français propriétaires et animateurs de cette revue se foutent royalement de nous!

Collaborateur
Le Devoir



EVA HAMBACH AGENCE FRANCE-PRESSE

Avishai Cohen en concert à Newport en août dernier

LA FONDATION ARTE MUSICA PRÉSENTE

SALLE BOURGIE

17-18

LE POÈME HARMONIQUE
MARDI 7 NOVEMBRE, 19h30
Isabelle Druet, mezzo-soprano
Vincent Dumestre, théorbe, guitare et direction
DANZA!
Œuvres de BÉRXES, de BRICEÑO, MARTÍN, LE BAILLY et MOULINIÉ
Un répertoire séduisant et flamboyant de musiques espagnoles jouées dans le Paris baroque.

LES AILES DU DÉSIR
JEUDI 9 NOVEMBRE, 19h30
ENSEMBLE VARIANCES
Œuvres de DEBUSSY, T. PÉCOU, PIAZZOLLA et STRAVINSKI
Le thème du désir est au cœur du programme proposé par l'ensemble français Variances.

LES DIMANCHES FAMILLE
DIMANCHE 12 NOVEMBRE, 14h
ORCHESTRE DE CHAMBRE APPASSIONATA
Jean-Philippe Tremblay, chef
Pascale Montpetit, conteuse
La crème de crème
Concertos de J. S. BACH, SAINT-SAËNS et TELEMANN
Les plus grands luthiers sont les vedettes de ce conte musical pour toute la famille!

© Monic Richard

Billets et programmation complète
SALLEBOURGIE.CA • 514-285-2000

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTREAL FONDATION ARTE MUSICA Présenté par TD

quatuor molinari

20^e anniversaire

Le Quatuor selon Molinari

Concert 20^e anniversaire

Schafer - Schnittke - Kurtag - Chostakovitch

Vendredi 10 novembre 2017, 19h30

Conservatoire de Montréal
4750, av. Henri-Julien
Billets 26,50\$, 21,50\$, 11,50\$

www.quatuormolinari.qc.ca T : 514-527-5515

CALQ Conseil des arts de la Ville de Québec
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
Affilié Deltair MEMORIA
VILLE URBAINNE
Fondation Guéroux Molinari
LE DEVOIR CONSERVATOIRE de musique de Montréal
LE VIVIER
atvuu.ca

CULTURE > CLASSIQUE

Vincent Dumestre, inventeur de mélodies

Après Christina Pluhar et avant Jordi Savall, la venue de Vincent Dumestre est un événement

CHRISTOPHE HUSS

C'est avec un programme intitulé *Danza!* que Vincent Dumestre et son ensemble Le Poème harmonique retrouveront le Québec, mardi à la salle Bourgie et mercredi au Palais Montcalm. Spécialiste du répertoire du XVII^e siècle, Dumestre est depuis près de 20 ans l'un des artistes les plus précieux du monde musical.

Les mélomanes doivent à Vincent Dumestre des découvertes et vertiges musicaux qui ont eu peu d'équivalents lors de ces quinze dernières années: les *Lamentations* de Cavaliéri, les musiques de Domenico Belli ou de Bellerofonte Castaldi, les romances de la France d'autrefois, *Le bourgeois gentilhomme* avec une déclamation repensée. Chaque disque du Poème harmonique est une révélation et un enchantement.

Parmi ceux-ci, il y a quelques années, un programme intitulé *El Fenix de Paris* resuscitait le compositeur Luis de Briceño, alors présenté ainsi: «Luis de Briceño est sans doute le premier représentant de l'hispanophilie, dont l'influence est si décisive pour la musique française. Virtuose de la guitare, il séduisit alors l'aristocratie parisienne tout en s'attirant les foudres de Moulinié, ardent défenseur du luth français. L'ouvrage qu'il publie en 1626, méthode pour apprendre à jouer de la guitare espagnole, comporte de nombreuses improvisations de danses espagnoles extrêmement variées. La beauté des pièces de Briceño et la liberté qu'elles offrent aux inter-

Toucher aux racines populaires dans la musique baroque est vraiment rare, et les concerts au Québec seront donc précieux

prètes incitent Le Poème Harmonique à les redécouvrir.»

Cette musique de Luis de Briceño forme l'ossature du programme *Danza!*.

Réinventer les airs oubliés

Redécouvrir n'est, en l'occurrence, pas un vain mot. «Briceño a importé la musique espagnole à la cour de Louis XIII. Il n'a subi aucune influence en France et a même écrit en espagnol la préface de l'unique livre qui subsiste de lui. Il revendiquait son hispanisme!» dit au *Devoir* Vincent Dumestre.

Les relations entre la France et l'Espagne à l'époque sont complexes, oscillant entre séduction et haine. L'Espagnol, et donc sa musique, est



JEAN-BAPTISTE MILLOT

Vincent Dumestre considère qu'«il y a des musiques pour tous les âges, mais surtout des musiques pour tous les niveaux d'éducation».

regardé de haut. Ceci posé, «le recueil est passionnant», s'enthousiasme Dumestre. Non seulement par son unicité, mais aussi par une inattendue singularité: «C'est le seul que je connaisse qui ne spécifie aucune mélodie.»

Pour Vincent Dumestre, «c'est pour cela que personne ne s'est attaqué à ce recueil alors qu'il est connu, notamment chez les guitaristes: Briceño explique qu'il a mis certains accords de guitare pour l'harmonie, mais que les mélodies, tout le monde les connaît et qu'il n'y a pas lieu de les préciser. On se retrouve donc avec une partition lacunaire, mais passionnante: il y a des accords, des éléments rythmiques et il faut reconstituer la mélodie!»

La période recoupe d'autres recherches familières au Poème harmonique: «En 1626, on est en pleine genèse de la musique française, avec l'invention de l'air de cour (Guédron, Boësset, Moulinié), mais, en même temps, on évolue ici dans un répertoire complètement différent.»

Pour retrouver les mélodies de transmission orale, Vincent Dumestre a pu compter sur «certains recueils théâtraux, dans lesquels les éditeurs rajoutaient les chansons chantées par les comédiens», et sur le

fait que certains morceaux reposent sur des structures de danses très connues, par exemple *La folia*.

Au final, Dumestre a trouvé fascinant le «puzzle et travail d'archéologie»: «C'est très touchant de retrouver là-dessus. Les musiques cent fois moins distribuées à l'époque, comme les polyphonies dédiées aux princes, ça, nous les avons, mais la «vraie musique», jouée partout, on l'a perdue. Nous avons l'impression de faire renaître des pans entiers d'une musique qui, parce qu'elle était alors populaire, n'existe plus aujourd'hui.»

Toucher aux racines populaires dans la musique baroque est vraiment rare, et les concerts au Québec seront donc précieux.

Lully en Russie

À l'approche des 20 ans du Poème harmonique, l'activité de Vincent Dumestre reste ancrée au XVII^e siècle avec quelques échappées vers le XVIII^e. «Je n'ai pas de stratégie. Je suis guidé par mon amour de cette époque.» Et, en ce qui concerne les découvertes, si Vincent Dumestre considère que le terreaux «n'est pas sans limites», il pense que «pour une seule vie il est illimité».

L'ensemble Le Poème harmonique est résident dans la ville de Rouen, en Normandie, et y a créé l'École harmo-

nique, un orchestre regroupant 200 enfants de familles défavorisées. À l'Opéra de Rouen, Le Poème harmonique crée ses spectacles lyriques avant de les faire rayonner dans le monde. Exception: l'an prochain, *Phaeton* de Lully, l'une des dernières tragédies lyriques, sera créé à Perm, en Russie, car Vincent Dumestre

est ami avec un autre «grand» de la musique, Teodor Currentzis, «un type fabuleux, qui artistiquement [le] transporte» et qui lui prêtera son orchestre et son chœur. Dumestre, qui a des projets jusqu'en 2021, s'attaquera ensuite, en 2019, à une zarzuela baroque de Sebastián Durón. Car, afin de préserver le sérieux de ses

productions, il se limite à un opéra par an.

Si la soif de découvertes du Poème harmonique a rallié un public plus jeune, Dumestre pense aussi que c'est parce que «la musique baroque joue sur des grilles harmoniques simples qui parlent naturellement». Il considère avant tout qu'«il y a des musiques pour tous les âges, mais surtout des musiques pour tous les niveaux d'éducation». «Quand on défend un répertoire qui parle des Métamorphoses d'Ovide, c'est normal qu'on ait un public qui a un vécu: ce n'est pas forcément à 14 ans qu'on va s'y intéresser. Le Lamento della Ninfa nous fait pleurer parce qu'il creuse dans notre mémoire.»

À ce titre, Vincent Dumestre pense qu'il «ne faut pas faire une fixation sur les jeunes publics, mais assumer que nous défendons un répertoire qui demande une certaine culture». Il préfère donc élargir la question à celle de l'éducation, «éducation au sens large et éducation musicale plus précisément». «En France, nous avons une ministre de la Culture [Françoise Nyssen] formidable, qui a une vraie vision et une envie de faire évoluer les choses.» Avoir à se poser la question «en aura-t-elle les moyens?» est presque rassurant par les temps qui courent.

Le Devoir

DANZA!

Vincent Dumestre et le Poème harmonique, à la salle Bourgie de Montréal, mardi 7 novembre, et au Palais Montcalm de Québec, mardi 8 novembre.

| CONTENU PUBLICITAIRE |

ARTS DU CIRQUE
ODE À LA PUISSANCE DE LA VIE

AVEC UNE CHAMBRE DE VERRE, LA TOHU PRÉSENTE LE NOUVEAU SPECTACLE DE LA COMPAGNIE ÉMERGENTE MONTRÉLAISE NORD NORD EST. VÉRITABLE PROJECTEUR BRAQUÉ SUR LE TALENT, LA CRÉATIVITÉ ET L'ORIGINALITÉ D'ARTISTES D'ICI.

Sur scène, une mystérieuse structure est suspendue telle une île flottant entre ciel et terre. Et puis, une interprète qui s'y mesure, à la fois immense et vulnérable. L'énergie brute du corps sans défense poussé à son extrême limite, mené dans ses derniers retranchements. Une véritable ode à la puissance de la vie, à sa précarité et à sa démesure.

Par sa performance, l'équilibriste, contorsionniste et acrobate Valérie Doucet tient le spectacle à bout de bras, accompagnée par l'acrobate Julius Bitterling. Une création multidisciplinaire à la frontière de la danse, du théâtre physique et du cirque. Les trois disciplines se répondent et se transcendent pour ne former plus qu'un seul langage développé par Benoit Landry, le metteur en scène.

«Le spectacle est né de notre volonté à Valérie Doucet et à moi de travailler ensemble, raconte-t-elle. Elle a un univers gestuel qui m'inspire. On voulait parler d'épuisement, de la vie qui bat en soi, du besoin que nous avons tous de nous sentir en vie. Du dépassement de nos limites physiques. C'est un voyage qu'elle nous fait vivre par le corps.»

Une chambre de verre a été créé dans le cadre de résidences à la TOHU et au Cirque Éloize. Nord Nord Est, avec M. Landry à la direction artistique, est une jeune compagnie audacieuse qui, en osant réunir des praticiens aux techniques diverses, fait émerger des objets scéniques de formes variées, comme autant d'écosystèmes uniques à la frontière des genres.

«J'ai été formé comme comédien et comme musicien, indique M. Landry. Ma première incursion dans le cirque, je l'ai eue avec le Cirque Éloize lorsque j'ai travaillé sur le spectacle Rain. Je me suis alors rendu compte à quel point cet art était fort pour aller chercher dans le registre extrême du mouvement. C'est intéressant pour faire jaillir l'énergie vitale que dégage le corps. Mais la musique et la lumière, la structure également, qui est presque un personnage à part entière, tiennent également une grande place. C'est un spectacle à plusieurs voix.»

Benoit Landry a collaboré avec Colin Gagné à la conception sonore. À l'éclairage, on retrouve par ailleurs Alexis Bowles. Valérie Doucet et Julius Bitterling ont chacun déjà travaillé avec des compagnies aussi reconnues que les 7 Doigts ou la Compagnie Finzi Pasca, d'où ils ont certainement tiré leur goût prononcé pour la multidisciplinarité.

«Le tout demeure largement épuré, conclut Benoit Landry. Un seul accessoire, une artiste seule sur scène au moins la moitié du temps. Le spectacle évoque la solitude. Seule au milieu du néant. Seule face à l'existence.»



© Isabel Francier

Une chambre de verre, du 14 au 18 novembre à 20 h à la TOHU.

MUSE

SUIITE DE LA PAGE E 1

d'être saisis au vol par des créateurs qui les exprimeront différemment.

Au milieu de l'éditorial qui accompagnera le livre de l'exposition du MACM, John Zeppetelli résume l'envergure artistique du personnage en évoquant «un extraordinaire poète de la tristesse et de la condition humaine qui a exprimé ce que signifie le fait d'être vraiment sensible aux complexités et aux désirs à la fois du corps et de l'esprit». Une ligne de force qui traverse tant les poèmes que les romans et les chansons de Cohen.

Danser Cohen?

Dans sa biographie *I'm Your Man* (Edito), l'auteure Sylvie Simmons raconte la réponse que Cohen lui a faite lorsqu'elle s'étonne qu'il ait composé ses premières chansons en prenant des méthamphétamines (*speed*), au milieu des années 1960. Des chansons peu rapides, faut-il préciser. Réponse: «Mes processus mental et physique sont si lents que le speed me permet de trouver une vitesse normale...»

Idéateur du projet des BJM, Louis Robitaille rigole de

l'anecdote alors qu'on lui demande de parler de la difficulté de danser Cohen (ce que d'autres — Margie Gillis, Louise Lecavalier et Guillaume Côté, notamment — ont fait avant les BJM). «C'est la beauté de la danse, dit-il: on peut exagérer la lenteur ou doubler le rythme par le mouvement. On n'a vraiment pas manqué de matériel à chorégrapheur: ses chansons sont tout sauf monochromes.»

Étonné, Adam Cohen, de tous ces regards admiratifs posés sur l'œuvre de son père? Oui et non, dit-il. «Depuis un an, je mesure l'envergure de ce qu'il nous a légué. Il était si modeste, toujours à parler de lui comme [s'il était] un homme plus petit. Il disait qu'il n'avait pas une bonne voix,

qu'il ne savait pas écrire une chanson, alors que même Bob Dylan vantait l'architecture mélodique de ses chansons comme quelque chose d'aussi spécial que ses textes.»

Son regard à lui a-t-il changé depuis le décès de son père? «Je regarde son œuvre comme un peintre qui regarde le même paysage tous les jours et qui remarque que la lumière change, répond-il. La perspective change, nos besoins changent, ce qui nous touche change.»

Une manière de dire que l'œuvre Cohen continue à vivre à sa façon. Avec ses fissures, ses zones d'ombre, son approche de la spiritualité, son humour subtil, et, surtout, sa lumière.

Le Devoir

Leonard Cohen en 5 événements

Tower of Song: spectacle hommage présenté au Centre Bell le 6 novembre (et diffusé à ICI Musique le 7 novembre).

For Leonard Cohen: projection silencieuse de poèmes de Cohen sur le Silo no 5 à Montréal, du 7 au 11 novembre 2017.

Une brèche en toute chose: exposition du Musée d'art contemporain de Montréal, présentée du 9 novembre 2017 au 9 avril 2018.

5 albums, 5 concerts: des musiciens reprennent en intégral cinq disques de Cohen. Au Gesù entre le 30 novembre 2017 et le 28 mars 2018.

Dance Me: spectacle des Ballets jazz de Montréal, présenté du 5 au 9 décembre 2017.

CULTURE > MUSIQUE

COUP DE CŒUR FRANCOPHONE

La fin du monde et l'espoir du monde selon Philippe Brach

Un nouveau disque, *Le silence des troupeaux*, comme un beau risque

SYLVAIN CORMIER

Récapitulons. D'abord, il y a *Le silence des troupeaux*, la chanson du clip, éminemment accrocheuse, folk-pop, fédératrice. On voit jouer Klô Pelgag, Paul Daraïche, les 2Frères, Louis-Jean Cormier. Ça annonce le disque plein d'invités. Ça sourit beaucoup. Dans le refrain, les «wô-ou-wô» riment avec drapeaux. À la fin du petit communiqué, on lit: «Adoptant une sonorité plus accessible, l'album résonnera certainement dans de nombreuses oreilles.»

Et puis, dans le lecteur de l'auto, on insère l'album, dont la photo de pochette rebute au premier coup d'œil: Philippe Brach en homme-brebis, quasiment en «Elephant Man». Premier titre: *Le silence des troupeaux*. Ce n'est pas du tout la chanson pimpante du clip. C'est un prologue orchestral, avec des bruits. Des animaux qui fuient, un homme haletant qui court. Quid? Erreur de manutention? Je ressors le disque. Mais non. Substitution à l'impression? Je gare l'auto. Ouvrez le livret format livre: sous le titre de la pièce, un texte que l'on dirait écrit en ancien français. Et tout en bas: musique de Gabriel Desjardins. La chanson d'ensuite s'intitule *La fin du monde*. Philippe Brach, c'est indéniablement lui, chante un texte dur, une mélodie magnifique. «Si les anges ont rendu l'âme / Si les murs s'ef-

fondrent à même l'espoir / Si le soleil parle pour la dernière fois / Je veux crever / Dans tes bras».

Entre les couplets, il y a la suite du texte qui ressemble à de l'ancien français. À lire seulement. Fragments du journal d'un missionnaire au temps de la colonisation en Nouvelle-France, lequel marche vers sa mort. Dis donc, Philippe Brach, que faut-il comprendre? Y a-t-il quelque chose à comprendre? Y a-t-il trop à comprendre d'un coup? C'est quoi, tout ça? À son bout du fil, j'entends le gars s'esclaffer de bon cœur. «Commençons par la promo. C'est un divertissement. Pour ne pas dire un détournement.» Je comprends que la

chouette chanson à succès est un leurre ludique. Les invités font semblant de jouer. C'est arrangé avec le Philippe Brach des vues.

Des explications qui n'expliquent pas tout

«C'est mon troisième album en trois ans et demi. J'ai pas arrêté. Ça fait qu'on a vu souvent ma face, ma face, ma crisse de face. Pendant ce temps-là, il y a des choses qui vont de mal en pis sur la planète, pour l'être humain en général. Ça n'a pas de sens de parler de moi à longueur de journée. Alors, j'ai fait un album où il y a encore des tonnes inspirées par ma vie, mais disons que l'ouverture au monde est pas mal plus grande. D'où pousser l'image à l'extrême dans le clip de promo. Jusqu'à la dérision. C'est l'un de faire rire le monde, c'est un excellent



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Quand on a le génie de la tournure comme un Philippe Brach, ça peut servir à tout. Même à dire le pire.

vecteur pour que le monde t'écoute. Mais une fois que tu as capté l'attention, ce serait bien d'avoir quelque chose à dire.»

Oui, dans *La fin du monde*, il traduit en une chanson l'impression d'avancer vers «une sorte d'apocalypse».

Oui, dans *La peur est avalanche*, il décrit en quoi la frayeur de l'étranger sous-tend le racisme: «Le Téléjournal / Mon voisin d'en bas / Mon père qui reste à côté / L'ont tout entendu / Le voleur n'était pas un dividu / de race blanche». Il en rajoute une couche dans

Mes mains blanches: «Mes mains blanches / N'ont jamais relevé mes manches» (chanté sur l'air soulful de *Grandma's Hands*, musique de Bill Withers). Pas de quoi rire. Quand on a le génie de la tournure comme un Philippe Brach, ça peut servir à tout. Même à dire le pire.

«Je vais toujours continuer à créer des affaires folles, j'ai mille idées, des niaiseries plein la tête, mais je me sens aussi totalement libre d'évoquer le plus laid de la nature humaine. J'ai pu aller aussi loin que je voulais. Je me suis arrangé pour avoir l'Orchestre symphonique de l'Agora. Je voulais une chorale d'enfants, j'ai été chercher l'Ecole des jeunes de l'Université de Montréal. Il y a plein de musiciens et de chanteurs sur ce disque. Fallait vouloir, vouloir fort. Spectra Musique a suivi, merci infiniment. Oui, le risque est gros, mais y avait pas moyen de risquer peu. Je me dis que c'est ça qui nourrit l'espoir: faut vouloir vraiment fort. Sinon, tu sors pas de disques, tu fais rien. Tu regardes la fin arriver.»

Le verbe en avalanche

Une fois sur sa lancée, Brach parle vite. Très vite. Le verbe en avalanche. «En même temps, je pense qu'on vit vraiment la fin de pas mal de concepts tels qu'on les connaît. Je sais pas ce qui s'en vient après, mais si je pensais qu'il n'y avait vraiment rien, je me crisserais une balle dans la tête. Ce que je fais pas.»

Ce qu'il fait: proposer du contenu.

Beaucoup de contenu. Depuis son premier album, son premier concours (il a remporté Ma première Place des Arts, avant de triompher aux Francouvertes), depuis ses premières chansons au cégep de Jonquière, le mo-

teur roule à plein régime: chaque création est une réinvention, spectacle ou disque, chaque rendez-vous, un grand saut dans l'inconnu.

Ainsi *Le silence des troupeaux* se lit, s'écoute de toutes les façons possibles. Il y a la lecture en parallèle du récit de la «robe noire» qui raconte sa lente mort, cette fin qui survient «quand tout commence»! On peut se concentrer sur les chansons: s'y mêlent riffs acoustiques, grands mouvements d'orchestre, bruitages, chœurs, en une mise en scène franchement cinématographique. On peut isoler une chanson, s'y attacher pour elle-même: *Rebound*, par exemple, narre un amour un peu lâche, manipulateur, à l'ère des réseaux sociaux: le prédateur attend son heure. Ça fait partie du portrait de société que Brach dessine à travers tout l'album, mais ça se tient tout seul.

«C'est ouvert, ce disque. Tu prends dedans ce qui te parle. Premier degré, quinzième degré, peu importe: même moi, j'ai pas tout compris ce que je veux dire...»

Brach pouffe. «J'en comprends l'important, disons: qu'on peut aller au-delà de l'ironie et du cynisme. Quand j'ai entendu les enfants chanter [dans *La guerre* (expliquée aux adultes)], ça m'a tellement redonné espoir en l'humanité: ils sont déjà ailleurs.»

Le Devoir

LE SILENCE DES TROUPEAUX

★★★★
Philippe Brach
Spectra Musique

PHILIPPE BRACH
En spectacle au Club Soda,
le 6 novembre, à 17h

Les 4 saisons
D'ANDRÉ GAGNON

Stéphane Aubin
piano, arrangements et dir. musicale

Kathleen Fortin
chant

Antoine Barelil
violon

Carla Antoun
violoncelle

Dominic Girard
contrebasse

Maxime Lalanne
percussions

JEUDI 30 NOVEMBRE 2017 - 20H
VENDREDI 1^{er} DÉCEMBRE 2017 - 20H
SAMEDI 2 DÉCEMBRE 2017 - 20H

CINQUIÈME SALLE DE LA PLAGE DES ARTS
DANS LE QUARTIER DES SPECTACLES
BILLETTERIE : 514 842-2112

AGENCE: STATION BLEUE

LE SUCCÈS MONDIAL POUR LA PREMIÈRE FOIS AU QUÉBEC !

LE SPECTACLE **PARIS**
LES PLUS BELLES CHANSONS FRANÇAISES

+ de 10 Artistes sur scène
Avec la participation exceptionnelle de ANNE CARRERE de Piaf! LE SPECTACLE

10 NOVEMBRE 2017 - 20H00
THÉÂTRE OUTREMONT - MONTRÉAL

BILLETTERIE : 514 495 - 9944
www.theatreoutremont.ca

www.paris-lespectacle.com

EN PREMIÈRE NORD-AMÉRICAINE **JORDI SAVALL**

LES ROUTES DE L'ESCLAVAGE 1444-1888

HESPERION XXI
LA CAPELLA REIAL DE CATALUNYA
TEMBEMBE ENSAMBLE CONTINUO
THE FAIRFIELD FOUR DE NASHVILLE
ET DE NOMBREUX MUSICIENS ET CHANTEURS
INVITÉS D'AFRIQUE ET D'AMÉRIQUE LATINE

MAISON SYMPHONIQUE
14 NOVEMBRE - 20 H

placedesarts.com
BILLETTS : 514 842-2112 / 1 866 842-2112

TRAQUENART traquenart.ca

CALQ

« J'ai pas arrêté. Ça fait qu'on a vu souvent ma face, ma face, ma crisse de face. Pendant ce temps-là, il y a des choses qui vont de mal en pis sur la planète, pour l'être humain en général. Ça n'a pas de sens de parler de moi à longueur de journée. Alors, j'ai fait un album où il y a encore des tonnes inspirées par ma vie, mais disons que l'ouverture au monde est pas mal plus grande. »

Philippe Brach

ENTREVUE

Au temps de l'enfance

Avec *Après la foudre*, Todd Haynes propose un premier film destiné à un jeune public

FRANÇOIS LÉVESQUE

Marquée par une recherche narrative et formelle constante, l'œuvre du cinéaste Todd Haynes ne manque jamais d'éblouir ou, à tout le moins, d'intriguer, selon le cas. Auteur d'à peine sept films en vingt-cinq ans, Haynes ne cultive pas tant la rareté qu'il choisit soigneusement ses projets. À cet égard, son plus récent long métrage, *Après la foudre*, ferait bande à part au sein de sa filmographie, n'eût été le fait que celle-ci se distingue par son excentricité. On en parle avec le principal intéressé, qui change ici de public.

De fait, *Après la foudre* (*Wonderstruck*) est le tout premier film destiné à un jeune public qu'ait réalisé Todd Haynes, lui à qui on doit entre autres *Carol*. A deux époques, on suit les destins voués à se croiser de deux enfants esseulés. En 1977, un garçon rendu sourd par une décharge électrique s'enfuit à New York afin de retrouver le père qu'il n'a jamais connu. En 1927, une fillette sourde de naissance fait une fugue dans la Grosse Pomme afin d'y rencontrer une célèbre actrice du cinéma muet.

« J'ai jamais l'idée de tourner un film pour les enfants qui serait unique, étrange et méticuleusement fabriqué, à l'ancienne, explique Todd Haynes. Ce n'est pas pour tous les enfants, j'en suis conscient, mais je voulais en



Julianne Moore dans *Après la foudre*, dont le scénario est basé sur le roman de Brian Selznick

tout cas leur offrir quelque chose qui serait merveilleux et différent.

Le scénario est basé sur le roman de Brian Selznick, auteur aussi de *L'invention de Hugo Cabret*, qui a inspiré *Hugo* à Martin Scorsese. Ici comme dans cette précédente adaptation, on est dans le registre de la fantaisie conjuguée au passé sur fond de lettre d'amour au cinéma.

« Je me passionne pour le cinéma et mes films sont souvent des explorations de différents genres — le mélodrame, le drame biographique — que je déconstruis et réassemble en leur insufflant ma propre sensibilité, mes propres préoccupations. »

Le plaisir d'adapter

Auparavant, du pastiche de l'univers de Jean Genet *Poison* à la biographie polymorphe de Bob Dylan *I'm Not There*, en passant par la relecture des mélés des années 1950 *Loin du paradis* (*Far from Heaven*), Todd Haynes avait privilégié les scénarios originaux. Mais voilà qu'avec la minisérie *Mildred Pierce*, ou les splendeurs et misères d'une restauratrice pendant la Dépression, il s'attela à une première adaptation (d'un roman de James M. Cain). Il y prit goût.

Suivit *Carol*, d'après le roman de Patricia Highsmith, ou l'histoire d'amour entre une jeune vendeuse et une divor-

cée mûre, vers 1952.

« *L'aventure de Mildred Pierce a été révélatrice. J'ai pris conscience qu'adapter un roman me sort de mon petit théâtre intérieur; ça me force à considérer le monde en épousant une autre perspective que la mienne. Bien sûr, je suis attiré par des récits qui abordent des thématiques qui me sont chères, donc je ne me réinvente pas, j'imagine... »*

Le corollaire, positif, est une plus grande productivité. « *J'ai un processus très lent. La plupart des réalisateurs ont toujours quatre ou cinq projets sur le feu en même temps, à différents stades de développement. Je n'arrive pour ma part à me consacrer qu'à un seul projet à la fois. L'écart entre Carol et Après la foudre est le plus court de ma carrière. Ce n'est pas étranger au fait que ces deux films ont connu une gestation première, en tant que romans. En n'ayant pas à assumer cette partie du processus créatif, je peux enchaîner plus vite. C'est une autre manière de travailler et pour l'instant, ça me convient. J'ai 56 ans et je veux tourner davantage. »*

Du bonheur d'expérimenter

On l'a évoqué, la soif d'expérimentation avec le langage cinématographique qui caractérise le cinéma de Todd Haynes est de nouveau perceptible. Cela se traduit par divers partis pris, dont celui d'adopter des approches esthétiques distinctes pour les deux époques dépeintes.

« *La partie des années 1920 est filmée et cadrée comme les films muets d'antan. La partie des années 1970 est granuleuse et affiche des couleurs saturées comme nombre de films de cette époque. Lors du montage, on a cherché à établir des correspondances visuelles ou thématiques afin que l'alternance soit fluide. »*

« *Qui plus est, en ayant des protagonistes qui n'entendent pas, cela me permettait de raconter avec les images, et non avec du dialogue. On peut vraiment faire parler les images. C'est un des miracles du cinéma. »*

Après la foudre en est un heureux rappel. Le film prend l'affiche le 10 novembre.

Le Devoir



Inspiré d'un fait divers de 2001, *Glory* dénonce avec férocité la corruption du gouvernement bulgare.

CRITIQUE

Un honnête citoyen

GLORY (V.F. SLAVA)

★★★★/2

Drame de Kristina Grozeva et Petar Valchanov. Avec Stefan Denolyubov, Margita Gosheva, Kitodar Todorov, Milko Lazarov et Ivan Savov. Bulgarie, 2016, 101 minutes.

MANON DUMAIS

Après avoir remis à l'État une forte somme d'argent trouvée sur la voie ferrée, Tsanko Petrov (Stefan Denolyubov), modeste cantonnier quinquagénaire, est invité à recevoir une montre des mains du ministre du Transport (Ivan Savov) lors d'une cérémonie orchestrée par une attachée de presse carriériste, Julia Staykova (Margita Gosheva). Peu avant la présentation, cette dernière demande à Tsanko de retirer sa vieille montre en lui promettant de la lui remettre plus tard. Le cantonnier, qui est bègue, essaie vainement de communiquer au ministre la corruption dont il est témoin au travail lors de la prise de photo.

Peu de temps après, le pauvre homme constate que sa nouvelle montre n'a aucune valeur. Voulant récupérer la sienne, une montre de la marque Glory portant l'inscription « *À mon fils Tsanko* », il se heurte à l'indifférence des fonctionnaires et à l'exaspération de Julia, débordée par son travail et par ses séances à la clinique de fertilité en compagnie de son mari (Kitodar Todorov) — qui lui rappelle qu'elle a déjà quarante ans. Risée des uns, héros national des autres, Tsanko décide alors de tout balancer au journaliste Kiril Kolev (Milko Lazarov) à la télévision.

Deuxième volet d'une trilogie, faisant suite à *The Lesson* (inédit au Québec), qui portait sur la crise financière, ce

drame inspiré d'un fait divers de 2001 dénonce avec férocité la corruption du gouvernement bulgare. Réunissant avec bonheur les talentueux Stefan Denolyubov et Margita Gosheva dans des rôles diamétralement opposés à ceux qu'ils tenaient dans *The Lesson*, Kristina Grozeva et Petar Valchanov brossent un tableau de la Bulgarie qui n'est pas sans évoquer celui de bien des démocraties, de ce côté-ci ou non de l'Atlantique.

De fait, il n'y a pas qu'en Europe de l'Est que l'on profite des gains-petit ou laissés-pour-compte pour se refaire un capital de sympathie aux yeux du bon peuple avec la complicité de faiseurs d'images sans vergogne et de médias sans scrupule. Fable politique délicieusement corrosive, *Slava* entraîne sans répit son anti-héros dans une suite de scènes cruelles où il est littéralement dépouillé de sa dignité, traité avec condescendance, manipulé de manière éhontée — autant par les politiciens que les journalistes. Alors qu'il s'exprime déjà difficilement, on veut lui mettre de force des mots dans la bouche.

Manipulant l'humour noir avec le même brio que les frères Coen, Kristina Grozeva et Petar Valchanov rappellent aussi les frères Dardenne par leur approche âprement réaliste et leur mise en scène fébrile, laquelle fait paraître encore plus vulnérable et plus large le monolithique Tsanko. Alors qu'il multiplie avec une implacable mécanique les situations absurdes desquelles le cantonnier ne peut s'échapper, le redoutable tandem évoque également Ionesco et Kafka.

Collaboratrice
Le Devoir

EXPOSITION

FRANÇOIS MORELLI

6 OCTOBRE
AU 17 DÉCEMBRE 2017

Du mercredi au dimanche
11h à 18h

1700 rue Notre-Dame O.
Montréal

1700
LA
POSTE

CRITIQUE

La journée du veston

Virée dans un quartier difficile, là où la réalité rattrape un professeur aux nobles principes

LES GRANDS ESPRITS

★★★

Comédie dramatique d'Olivier Ayache-Vidal. Avec Denis Podalydès, Abdoulaye Diallo, Léa Drucker, Zineb Triki. France, 2017, 106 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Denis Podalydès figure maintenant sur la longue liste des acteurs dont la présence au cinéma constitue un baume sur les souffrances de tous ces professeurs idéalistes pour qui le savoir constitue le meilleur passeport des jeunes. Glenn Ford (*Blackboard Jungle*) a fait école, et, plus récemment, Gérard Jugnot (*Les choristes*), Isabelle Adjani (*La journée de la jupe*), François Bégaudeau (*Entre les murs*) et Mohamed Fellag (*Monsieur Lazhar*) ont tous tenté, à leur manière, de relever le niveau.

Le passé de reporter globe-trotteur d'Olivier Ayache-Vidal l'a amené à ratisser tous les coins d'une école d'un quartier dit difficile, s'inspirant de cette dynamique chaotique pour mieux la décrire dans *Les grands esprits*. Il ne signe pas une comédie hilarante, mais utilise à bon escient la technique du poisson hors du bocal.

Celui-ci se nomme François Foucault (le nom de famille

est en soi tout un programme... philosophique), petit tyran du collège le plus réputé de France situé à Paris, distribuant les notes à ses élèves comme les juges annoncent leurs sentences de prison à perpétuité. Une réflexion trop peu réfléchie à une fonctionnaire du ministère de l'Éducation sur les solutions aux problèmes des écoles de banlieue va l'amener dans l'une d'elles, question d'appliquer sur le terrain les principes qu'il préconise dans les salons parisiens.

Compétences transversales

Son arrivée sera remarquée d'abord par ses collègues, au bord de l'épuisement, et ensuite par ses élèves, pour qui son langage précieux et ses vestons le rendent étranger à ce monde métissé, multiploqué, école parfois assimilable à une garderie, ou une gare. Par sens du devoir, et par orgueil, Foucault (Denis Podalydès, comme un poisson dans l'eau dans ce rôle sur mesure) multipliera les initiatives originales, et parfois malhonnêtes, pour stimuler des jeunes qui n'en ont rien à foutre de Victor Hugo et de ses *Misérables*. C'est du moins ce qu'ils croient, tout particulièrement Seydou (Abdoulaye Diallo), le

plus rebelle de la classe, et forcément le plus attachant.

Olivier Ayache-Vidal s'amuse de la somme des contrastes entre l'univers parisien feutré et le perpétuel chaos des banlieues. Et malgré quelques échappées sur la vie des professeurs hors les murs, sa caméra demeure souvent consignée dans une classe sans aucun charme particulier. Ces péripéties pédagogiques échelonnées sur un an sont parsemées de postures obligées (l'enjeu du plagiat, les conseils de discipline, les sorties scolaires virant au cauchemar — à Versailles, rien de moins...), mais le scénario est aussi émaillé de références littéraires (dont à Ernest Hemingway), d'appels au changement pour assurer la persévérance scolaire, bref, d'une valorisation d'un métier sous la loupe cruelle et ignare des gérants d'étrader.

Moins épique, moins militant et surtout moins émouvant que plusieurs autres films de la même trempe, dont ceux cités plus haut, *Les grands esprits* apporte tout de même un petit réconfort aux artisans et défenseurs d'une institution dont le caractère essentiel semble échapper à plusieurs.

Collaborateur
Le Devoir

CULTURE > CINÉMA



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le réalisateur Jean-François Asselin en compagnie des acteurs Pascale Bussières, Jean-Michel Anctil et Émile Proulx-Cloutier

ENTREVUE

Je est un autre

Les artisans du film *Nous sommes les autres* parlent des apparences et du regard d'autrui

FRANÇOIS LÉVESQUE

Alex a disparu. Architecte réputé, il s'est volatilisé de la maison de verre qu'il partageait jusque-là avec Myriam. Parce qu'Alex a emporté avec lui quelques tableaux, un expert en sinistre, Robert, s'invite dans l'histoire. Il sera rejoint par Frédéric, aspirant architecte dont les croquis permettront à la firme d'Alex de passer la première étape d'un lucratif concours en attendant le retour de celui-ci. Mais voilà que pour Robert, en crise existentielle, cette banale enquête vire à l'obsession. Frédéric, lui, tente d'être à la hauteur d'Alex, quitte à devenir Alex. N'est-ce pas ce que Myriam, tour à tour vampire et Pygmalion, attend de lui? Avec *Nous sommes les autres*, Jean-François Asselin propose une fable identitaire aux accents insolites.

Nous sommes les autres ne fut pas un projet aisé à financer. Entre la rédaction du scénario et le début du tournage, huit années passèrent. Au cours de cette période, Jean-François Asselin, qui a fait la scénarisation avec Jacques Drolet, dut expliquer, définir un projet qui, de son propre aveu, est inclassable.

«J'arrive toujours avec un univers pour lequel les gens n'ont pas de référent», explique le cinéaste.

Un univers, en l'occurrence, réaliste, mais dans lequel survient un élément fantaisiste, voire onirique, qui propulse l'intrigue. Le procédé prend ici la forme de la disparition inexpliquée d'un homme. Dans le vide créé par cette absence se projettent, à l'invitation tacite d'une femme, deux autres hommes qui souhaiteraient chacun être quelqu'un d'autre.

«On peut traiter d'enjeux graves tout en décollant de la réalité», poursuit Jean-François Asselin. Dans *Nous sommes les autres*, on se demande jusqu'où on est prêt à aller pour être aimé par les autres, pour être accepté par les autres. Jusqu'où on peut aller pour dé-

crocher tel job. Jusqu'à quel point on peut se travestir et se transformer et cesser d'être intègre avec qui on est.»

Voir triple

Dans le cas de Frédéric, cette idée de transformation est littérale. C'est Émile Proulx-Cloutier qui tient ce rôle, celui d'un être sur la brèche qui bascule «dans l'autre». D'abord subtile, sa métamorphose — oui, on songe un peu à Kafka — se déroule en trois étapes distinctes.

«On a construit plusieurs "Frédéric", avec des looks, mais aussi une posture, un débit, etc., distincts, révèle Émile Proulx-Cloutier. Il a fallu que j'aborde ça comme si je jouais dans trois films, carrément. Tourner dans la continuité, c'est-à-dire en trois blocs dans l'ordre de la transformation, ça m'a beaucoup aidé. On reste ancrés dans l'humanité des personnages malgré ce truc bizarre qui, au fond, ne sert que d'accélérateur pour explorer la condition humaine. Et c'est tout à fait Jean-François, ça. Ce n'est pas gratuit: c'est une étrangeté qui est dirigée vers le sens.»

Le comédien sait de quoi il parle puisqu'il s'agit de sa troisième collaboration avec Jean-François Asselin après la série *Plan B* et le court métrage *Mémorable moi*. D'ailleurs, le protagoniste de cette fantaisie, un jeune homme qui cesse d'exister dès lors qu'on ne pense pas à lui, a beaucoup en commun avec Frédéric, qui estime que ce qu'il est «ne suffit pas».

L'œil triste

Il y a un peu de ça chez Robert aussi, cet expert en sinistre encarcéné dans une vie brun-beige. Son interprète, Jean-Michel Anctil, humoriste connu qui s'aventure depuis quelques années déjà du côté du jeu, connaissait pour sa part le réalisateur par la série *Les pêcheurs*.

«Jean-François m'avait dit à l'époque que j'avais une tristesse dans le regard, que ça contrastait avec mon humour

et que c'était intrigant. C'est entre autres pour ça qu'il a voulu me voir en audition pour son film, parce que ça convenait au personnage de Robert, un gars qui fait un travail qu'il n'aime pas, qui n'est pas bien dans sa peau, dans son mariage... Puis, il rencontre cette femme, Myriam, qui appartient à un milieu qu'il ne connaît pas, mais auquel il aspire. Il est soudain exposé à l'opéra, à la culture...»

Si la transformation qui s'empare de Frédéric est physique, celle que vit Robert est psychologique.

Lorsqu'on lui pose la question, Jean-Michel Anctil confirme qu'il aimerait jouer davantage. Certes, il aime toujours son métier d'humoriste, mais il y a quelque chose de fascinant de le voir, lui, incarner un homme qui aspire à autre chose malgré son succès en affaires. Comme une mise en abîme, si l'on veut, un motif du reste omniprésent tant dans le scénario que dans la mise en scène.

Le catalyseur

On n'a justement qu'à penser au personnage de Myriam, défendu avec un mélange envoûtant de panache et de désespoir par Pascale Bussières. Myriam, on en prend conscience, est la véritable maîtresse d'œuvre des

destins croisés d'Alex, de Frédéric et de Robert; elle en est, oui, l'architecte.

«Le film ouvre une porte sur le subconscient; sur les sous-couches de la psyché humaine, note Pascale Bussières. Tous ces personnages qui se perdent dans des projections... On fonctionne beaucoup comme ça, dans la vie: on construit des illusions de nous-mêmes auxquelles adhèrent les autres, et vice versa. On existe à travers les perceptions qu'on a des uns et des autres. C'est exacerbé chez nous, les acteurs, qui existons constamment dans le désir des autres. Il y a toujours des visions qui nous précèdent: celles des auteurs, des metteurs en scène, qu'il faut incarner. Il y a un échange, oui, mais quand même.»

«L'analogie avec l'architecture est d'autant plus intéressante que le film explore ce qui se passe, métaphoriquement, lorsqu'un vide apparaît et met à mal ces constructions identitaires.»

Au spectateur de déconstruire ces identités changeantes. Ou d'y projeter la sienne.

Le Devoir

À l'affiche au festival Cinemanía le 7 novembre, *Nous sommes les autres* prend l'affiche le 10.

CRITIQUE

Jamais sans ma mère

Léa Pool s'intéresse au sort des enfants dont la mère est derrière les barreaux

DOUBLE PEINE

★★★

Documentaire de Léa Pool. Canada (Québec), Suisse, 2017, 104 minutes.

MANON DUMAIS

Transportant le spectateur au Népal, au Québec, en Bolivie et aux États-Unis, l'émuant documentaire *Double peine* traite d'un sujet méconnu et rarement exploité en fiction comme en documentaire, soit le sort des enfants de mères détenues. En choisissant ces quatre endroits dans le monde, Léa Pool (*L'industrie du ruban rose*) a voulu illustrer le fait que, malgré les différences entre les conditions carcérales, le constat demeure le même: l'enfant a besoin de sa mère. Et peu importe où celle-ci se trouve, l'enfant veut être auprès d'elle.

Au Népal, les enfants en bas âge vivent en prison avec leurs mères avant d'être placés dans une famille d'accueil ou recueillis par d'autres membres de la famille. En Bolivie, les enfants peuvent rester avec leur mère derrière les barreaux jusqu'à leur majorité. Au Québec et aux États-Unis, de telles conditions de détention sont impensables; pour maintenir le lien mère-enfant, on s'en tient à quelques visites par année. Peu à peu, la technologie s'intègre dans les centres d'incarcération, permettant, comme on le voit dans le segment américain, des conversations Skype, moins impersonnelles qu'au téléphone.

Avec sensibilité, pudeur et respect, Léa Pool esquisse un portrait de ces femmes à travers le regard de leurs enfants, qui livrent leurs ré-

flexions avec aplomb et candeur. Et avec beaucoup de lucidité et de maturité, car, comme on le constate notamment chez cette jeune Québécoise, les enfants dont l'un des parents est derrière les barreaux semblent mûrir prématurément.

Dénué de jugement, *Double peine* ne dévoile pas la nature des crimes commis par ces mères, souvent chefs de famille monoparentale. Dans certains cas, on devine qu'elles ont été entraînées à commettre des gestes répréhensibles pour fuir l'extrême pauvreté ou la violence domestique.

Alors qu'elle démontre les limites du système carcéral, la cinéaste rend hommage aux organismes humanitaires qui assurent de maintenir les liens entre les familles. Sans jamais verser dans le misérabilisme, le voyeurisme ou le pathos, Léa Pool présente quatre occasions spéciales où mères et enfants se retrouvent par célébrer, le temps d'oublier leur dure réalité. Chacune de ces parenthèses enchantées se termine par de déchirantes effusions ou des émotions difficilement contenues.

Si chaque segment de *Double peine* s'avère touchant, le fait qu'ils se suivent sagement l'un après l'autre confère un effet de redondance au documentaire. Servant de fil rouge, des extraits de la Charte des droits spéciale établie en 2005, à San Francisco, par des enfants de détenus, apparaissent discrètement à l'écran. À elles seules, les demandes fondamentales de ces jeunes justifient la réalisation d'un tel documentaire.

Collaboratrice
Le Devoir

LES FILMS SÉVILLE

Au Népal, les enfants en bas âge vivent en prison avec leurs mères avant d'être placés dans une famille d'accueil ou recueillis par d'autres membres de la famille.

tiff

LE FEU BRÛLE TOUT, MÊME LES MENSONGES.

« Plein de poésie et de beauté »
Odile Tremblay, *Le Devoir*

« Aussi RADICAL, POÉTIQUE ET SANS COMPROMIS que l'était le roman de Gaétan Soucy ».
Nathalie Petrowski, *La Presse*

LA PETITE FILLE QUI AIMAIT TROP LES ALLUMETTES

UN FILM DE SIMON LAVOIE

CINÉMA BEAUBIEN (2506, Beaubien E. 514-721-6000) | CINÉMA LE CLAP | CINÉMA LE TAPIS ROUGE | CINÉPLEX DIVERTISSEMENT BOUCHERVILLE | CINÉPLEX DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN | MEGA-PLEX GUZZO JACQUES CARTIER 14 | MEGA-PLEX GUZZO PONT-VIAU 16

335, boul. de maisonneuve est @berri-ugam | cinemathequeqc | cinematheque.qc.ca | 514-842-9768

« Jean-François [Asselin] m'avait dit à l'époque que j'avais une tristesse dans le regard, que ça contrastait avec mon humour et que c'était intrigant. C'est entre autres pour ça qu'il a voulu me voir en audition pour son film. »

Jean-Michel Anctil



Entièrement tourné en noir et blanc, le film est, il convient d'insister sur ce point, d'une beauté intoxicante.

FUNFILMS

CRITIQUE

Horreur bucolique

La petite fille qui aimait trop les allumettes évolue entre songe enfiévré et poésie noire

**LA PETITE FILLE
QUI AIMAIT TROP
LES ALLUMETTES**

★★★★
Drame poétique de Simon Lavoie. Avec Marine Johnson, Antoine L'Écuyer, Jean-François Casabonne, Alex Godbout. Québec, 2017, 111 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Dans un coin de campagne reculé, il y a bien longtemps, vivait dans un manoir décati une jeune fille. Elle avait beau se prénommer Alice, il n'était point de merveille en son pays. Élevée sous la férule d'un père obscurantiste, à l'instar de son frère jumeau benêt mais prompt à forcer sur elle un ascendant malsain, Alice rêvait d'autre chose. Ne connaissant rien du monde qui se dressait au-delà des limites du domaine familial, elle nourrissait son imaginaire de visions bizarres et de souvenirs diffus. Et si, dissimulée au creux de ces réminiscences évanescences, se trouvait la clé de son émancipation?

Librement adapté du roman de Gaétan Soucy, *La petite fille qui aimait trop les allumettes* évolue entre poésie noire et songe enfiévré. On pense tantôt à l'œuvre d'Anne Hébert (*Les fous de Bassan, Kamouraska, Héloïse*), tantôt à la première partie de celle de Marie-Claire Blais (*La belle bête, Une saison dans la vie d'Emmanuel*).

À cet égard, le réalisateur

Simon Lavoie, qui a déjà porté *Le torrent* d'Anne Hébert à l'écran, montre des affinités évidentes avec cette veine littéraire québécoise influencée par le roman gothique anglais. Le sentimental courtise le macabre tandis que la folie guette les uns et les autres. Aliénante, la famille n'est pas un refuge.

Un flot de pensées

Simon Lavoie traduit tout cela en une succession d'images savamment composées, mais significatives. Le passé se manifeste dans le présent au gré de fulgurances impressionnistes, le montage fluide évoquant le flot de pensées d'Alice, héroïne en butte à un patriarcat brutal, mais aussi à des dogmes religieux étriés.

La caméra extrêmement mobile, comme en apesanteur, contribue à l'illusion tout en suggérant une présence fantomatique qui errerait en ces lieux hantés par des vivants. Et le regard du spectateur de s'y arrimer, captivé. Entièrement tourné en noir et blanc, le film est, il convient d'insister sur ce point, d'une beauté intoxicante.

Même au dehors, dans la cour ou dans la forêt alentour, on ressent l'oppression d'Alice.

Même en plein jour, on distingue les nuances de son cauchemar tout en tons de gris.

Discernement et raffinement

On est, pour le compte, parfois proche de l'expressionnisme. D'ailleurs, il y a une stylisation volontaire dans le jeu qui rappelle par moments le muet, en cela que le dialogue est somme toute rare et que les interprètes doivent souvent rendre sentiments et états complexes avec leurs seuls visages.

Jean-François Casabonne, en patriarche halluciné dont le suicide entraînera la libération ou la perte de la protagoniste, et Antoine L'Écuyer, en frère libidineux trop heureux de ne pas remettre en question des diktats qui l'avantagent, sont parfaits.

Quant à Marine Johnson, la petite fille du titre, elle est cette leur gracile qui jette un peu de lumière dans les ténèbres.

A terme, Simon Lavoie livre une œuvre achevée et esthétiquement très ambitieuse. Le langage cinématographique, avec ses procédés et ses possibles, y est utilisé avec discernement et, surtout, raffinement. C'est là un film assez unique.

Or, tout singulier soit-il, *La petite fille qui aimait trop les allumettes* reste, de par ses racines littéraires sans doute, étonnamment familier.

Là réside une bonne part de son étrange beauté.

Le Devoir

« Je savais que frère savait des choses sur notre domaine que je ne savais pas, car il y avait des dépendances où je ne m'aventurais jamais, et où, lui, il passait les grandes journées. Moi, tant qu'il y avait des églantines à cueillir, des champignons amis, ma ration quotidienne de dictionnaires et mes poupées de lumière de l'argenterie, je n'avais que peu de curiosité pour les vanités d'ici-bas, comme nous y invite la religion, je crois l'avoir déjà noté. »

Extrait du roman *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, de Gaétan Soucy

FESTIVAL DE FILMS FRANCOPHONES FILM FESTIVAL

CINEMANIA

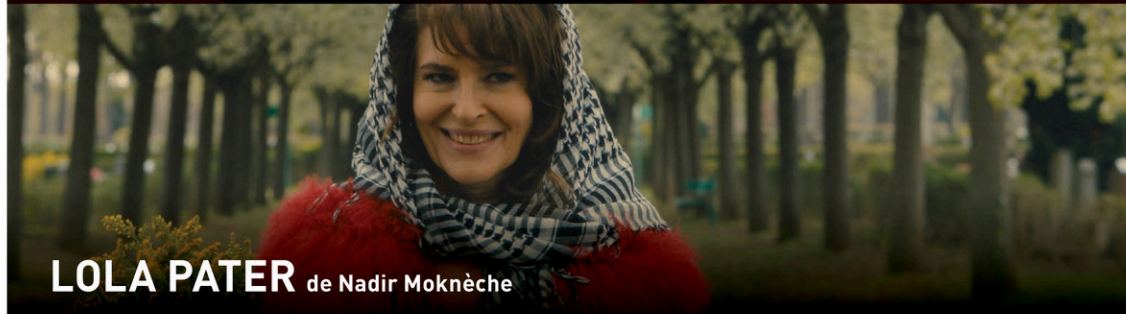
SUBTITLED IN ENGLISH



LE REDOUTABLE de Michel Hazanavicius



BARBARA de Mathieu Amalric



LOLA PATER de Nadir Moknèche



AU REVOIR LÀ-HAUT d'Albert Dupontel

2-12 NOV 2017

festivalcinemania.com

20^e

Rencontres
internationales
du documentaire
de Montréal

9 - 19
nov. 2017

ridm.ca

RIDM

Montreal
International
Documentary
Festival

